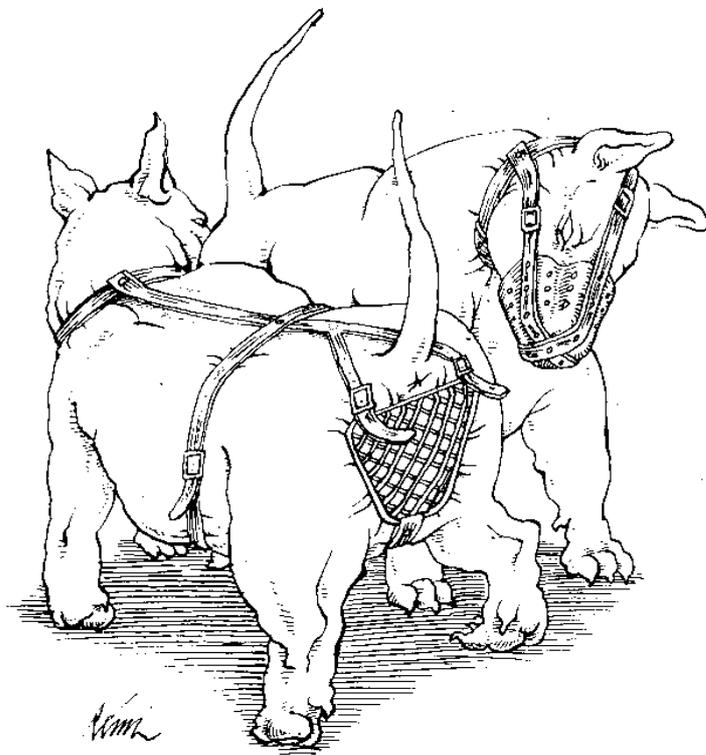


Daniel Welzer-Lang,  
Lilian Mathieu et Michaël Faure

# Effets de l'incarcération sur le Corps et l'estime de soi \*



L'ENTRÉE EN DÉTENTION provoque un traumatisme dont un des effets – plus ou moins durable – est l'« anesthésie » de toute préoccupation sexuelle ou érotique. Immergés dans un univers nouveau dont, dans le cas des détenus pour lesquels il s'agit de la première incarcération, ils ne maîtrisent ni le sens ni les pratiques, les prisonnier-e-s « oublient » leur corps, perdent tout désir. Pour la majorité qui est en détention préventive, la peur de l'avenir, l'incertitude quant à la durée de leur séjour en prison contribuent à renforcer les effets de ce choc psychologique. Ce phénomène, première

étape de la « carrière sexuelle du/de la détenu-e », est évoqué à la fois par les hommes et les femmes incarcéré-e-s :

« Aux rapports sexuels, là on n'y pense plus du tout. On pense pas à l'homme... [...] Donc, point de vue sexualité, c'est, c'est derrière quoi ! Mais

\* Ce texte est extrait de l'ouvrage de Daniel Welzer-Lang, Lilian Mathieu et Michaël Faure, *Sexualités et violences en prison. Ces abus qu'on dit sexuels...*, Paris, Aléas Éditeur, 1996, p. 88-96. Pour des raisons d'espace d'édition, il a été légèrement réduit en ne retenant que les extraits des interviews qui nous ont semblé les plus parlants. Les passages que nous avons supprimés sont indiqués par [...], ceux qui l'avaient été par les auteurs sont indiqués par (...), comme dans la publication originale.

c'est pas refoulé hein, c'est oublié naturellement. Les désirs s'en vont puisque... c'est un monde dur et sauvage. [...] C'est après, au bout de quelques mois, qu'on est installé, qu'on a compris notre problème et tout, là je pense que... qu'il y a un manque. » (ex-détenue)

« Parce que les trucs sexuels au départ, t'es pas vraiment touché, quand t'arrives en prison, on peut pas dire que tu portes vraiment au cul. [...] Tu n'y penses pas au départ, mais bon, à la longue quand même t'y penses. Moi j'y ai pensé inconsciemment, c'est-à-dire du style à éjaculer tout seul la nuit, tu te réveilles en train d'éjaculer quoi, alors que tu fais rien... » (ex-détenu)

D'autres pratiques carcérales contribuent-elles aussi à modifier le rapport de chaque détenu à son propre corps, à sa vie érotique et à son rapport à la sexualité. Parmi ces pratiques, une des plus marquantes est celle des fouilles à nu. Celles-ci correspondent à une pratique institutionnelle faisant partie du règlement intérieur de chaque prison. Elles sont systématiques à chaque fois que la personne détenue à un contact avec l'extérieur par l'intermédiaire d'un tiers n'appartenant pas à l'administration pénitentiaire (visiteur-e-s, ami-e-s, famille...) ou qu'elle participe aux ateliers relatifs aux différentes activités proposées par l'établissement. La première fouille à nu a lieu lors de l'incarcération, elle agit comme un rite de passage propre au milieu carcéral, et marque la séparation entre l'extérieur – le « reste de la société » – et l'intérieur – la prison. Cette fouille, qui se reproduit régulièrement au cours de la détention, est vécue différemment par les détenu-e-s qui y sont contraint-e-s. Elle est, dans la plupart des cas, perçue par les prisonnier-e-s comme une perte d'intimité qui affecte durablement leur identité. Les individus se trouvent désinvestis de leur corps et réduits à leur condition de détenu. Ce sentiment est plus ou moins accentué en fonction de la manière dont sont réalisées ces fouilles, et évolue avec le temps. De toute façon, les détenu-e-s doivent s'y résoudre ou s'exposent à des sanctions de la part de l'administration pénitentiaire (isolement au mitard et perte des réductions de peines) s'il s'y refusent. Les réactions des détenu-e-s vont du sentiment d'humiliation et de révolte, ressenti les premiers temps, à la banalisation et à l'acceptation. La série de témoignages ci-dessous indique la diversité des vécus en même temps que l'importance symbolique des fouilles :

« La fouille à nu, elle se passe dans une pièce qui est fermée, donc je n'ai pas de regard bien sûr et heureusement, mais tout le monde le dit, c'est mal vécu, c'est vrai non ? De toute manière, ils sont obligés de s'y plier. [...] Donc je

ne pense pas que ce soit..., sauf dans des moments particuliers qu'il est difficile de cerner, je pense que le type fait son boulot, c'est tout, mais l'autre évidemment ressent cette... il est nu devant quelqu'un et en tant qu'homme, c'est une atteinte à lui-même » (visiteur de prison)

« C'est-à-dire une des fouilles au retour du parloir c'est te déshabiller, de donner tes vêtements au maton qui les palpe et donc tu restes en slip et il te demande de baisser ton slip, de t'accroupir, d'écartier les fesses et de tousser pour voir si t'as rien dans l'anus [...] je ne sais pas comment on fait pour être surveillant en prison. [...] Mais comment ils peuvent supporter de faire accroupir un mec comme ça à poil, bon ils se permettent des "mieux que ça, etc." (...) L'humiliation, on la sent vraiment quoi. » (ex-détenu)

« Je vais te dire moi, quand j'ai été arrêtée, j'étais en garde à vue, j'avais mes règles. J'avais une serviette quoi, donc j'ai été incarcérée, j'ai gardée la serviette 48 heures. Je suis arrivée en prison, j'étais en jogging blanc, je suis arrivée en prison, j'avais du sang de partout. Bon j'avais un grand sweat tu vois, ça se voyait pas. Je suis passée à la fouille, j'étais hyper gênée, tu peux pas t'imaginer ! La gardienne elle me dit "déshabillez-vous", t'es gênée, tu vois ? Alors tu sais je lui ai dit "j'ai mes règles, j'ai du sang", elle m'a même laissée finir, elle m'a dit "ouh la j'ai l'habitude, c'est pas...", tu vois ? J'aurais eu une merde sur la tête..., rien à taper. (...) Je me sentais sale. Je me sentais plus rien. (...) Tout, tu perds tout. J'avais plus de seins, j'avais plus de fesses, j'avais plus rien. (...) J'avais plus de corps. » (ex-détenue)

La fouille à nu peut s'analyser comme un rite de mortification imposé par l'institution pénitentiaire. Par mortification, nous entendons, à la suite de Erving Goffman, tout règlement, tout commandement, toute besogne obligeant à accomplir des gestes ou à adopter des postures de nature à altérer et à dégrader l'image de soi de l'individu<sup>1</sup>. Elle entraîne, pour celui qui la subit, une dégradation de l'image de soi et une profanation de son identité<sup>2</sup>. En continuant à suivre Goffman, on peut considérer que la première fouille à nu constitue une « cérémonie d'admission » qui mériterait « d'être nommée "mise en condition" ou "programmation", parce qu'ainsi dépouillé, l'arrivant se laisse niveler, homogénéiser et transformer en un objet que l'on peut livrer à la machine de

1 – Erving Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968, p. 64-66.

2 – Ibidem, p. 56.

l'établissement, de telle façon que rien ne vienne entraver la marche routinière des opérations administratives »<sup>3</sup>. La fouille est une première prise de contact qui présente également comme intérêt pour l'administration de « voir dans la propension du nouveau venu ou de la nouvelle venue à faire preuve de la déférence appropriée le signe qu'il ou elle est prêt-e à assumer le personnage du reclus-e soumis-e »<sup>4</sup>. La visite médicale d'entrée et le contrôle – et parfois la confiscation – des effets personnels correspondent eux aussi à des rites de mortification ; selon le même auteur, « le déshabillage fait naître un sentiment de dépossession intense car on investit généralement dans les effets personnels l'idée que l'on se fait de soi-même »<sup>5</sup>.

Pour les surveillants, la fouille est légitimée par la nécessité d'empêcher tout passage de drogue entre visiteurs, visiteuses et détenu-e-s. Pourtant, même s'il la juge indispensable, ils sont unanimes à souligner que cette pratique les rebute et produit pour eux aussi un fort sentiment de gêne, voire de honte. Le fait de violer la part la plus intime des prisonnier-e-s est difficilement gérable, en particulier lorsqu'il faut fouiller des personnes plus âgées que soi-même. « Dites-vous bien que les fouilles sont aussi désagréables pour les surveillants que pour les détenus » avons-nous fréquemment entendu.

Erwing Goffman avait déjà signalé ce type de fouilles parmi ce qu'il appelle les offenses territoriales<sup>6</sup>. La fouille est ressentie par le détenu comme une violation de sa réserve, qui appelle pour être atténuée des techniques de neutralisation destinées à surmonter la gêne. Parmi celles-ci, les plaisanteries permettent le plus facilement d'effacer les connotations sexuelles les plus directement attachées à la pratique :

« Tu sais moi je revenais du parloir c'était : "Salut chef !", alors le mec il commençait à me fouiller je disais : "Fouillez bien parce que j'ai une mitraillette dans le cul, j'ai trois grenades dans la bouche, je vous préviens j'ai de quoi faire sauter la taule". Oui, moi, j'ai toujours pris ça un peu à la rigolade avec eux [...]. » (ex-détenu)

« Écoutez, je sais que, pour moi, maintenant, je ne fais même plus attention, je ne vois plus, je ne vois plus les femmes qui sont à poil et puis des fois, on en voit tellement dans la journée. [...] Ça a été très dur je crois mes deux premières fouilles, surtout avec des personnes plus âgées. [...] Maintenant, ça ne me fait plus rien du tout et puis bon, on prend ça avec

humour : "Allez vous mettez la jambe de bois, l'œil de verre, le dentier, tout sur la table et je ferai le tri". Bon et puis on papote comme ça et ça passe mieux [...] je fais parler et en parlant, ça passe mieux. » (surveillante)

D'autres adaptations secondaires permettent aux surveillant-e-s que la pratique des fouilles rebute trop d'éviter de les accomplir avec toute la rigueur exigée par le règlement :

« Dans les textes, en théorie, c'est, tu as sûrement déjà dû entendre, tu dois faire poser le pied de la femme sur un banc, lui demander de tousser et puis regarder au niveau du vagin si il n'y a rien. Bon, personnellement, je n'ai jamais fait ça, jamais, jamais, jamais [...]. » (surveillante)

Nous l'avons déjà évoqué, l'incarcération agit par la suppression de toute intimité. Les conséquences sur le rapport que l'individu entretient avec son propre corps sont évoquées par l'ensemble des ex-détenu-e-s rencontré-e-s. Nous ne reviendrons pas ici sur les répercussions physiologiques qu'entraîne ainsi l'obligation d'utiliser « publiquement » les toilettes de la cellule. Mais d'autres facteurs jouent : la rareté des douches (une ou deux fois par semaine), le fait de vivre parfois 23 heures par jour dans une atmosphère confinée difficile à aérer, l'absence d'exercice physique pour ceux qui ne peuvent avoir accès aux équipements sportifs, la consommation de tabac, l'alimentation déficiente, etc. contribuent à modifier l'apparence physique, entraînent – notamment chez les femmes – une angoisse de perte de séduction et, consécutivement, une perte d'estime de soi et de conscience de l'identité individuelle. Un ex-détenu nous a expliqué qu'il n'avait jamais pu, pendant l'année qu'a duré son incarcération, contempler réellement son propre visage, le petit miroir installé dans sa cellule étant un miroir déformant. Un autre évoque la perception de son corps morcelée par le fait qu'il ne puisse, des années durant, jamais en percevoir l'intégrité étant donné la petitesse du miroir disponible. D'autres enfin évoquent les modifications de leur épiderme privé de soleil, la dégradation de la santé de leurs cheveux, la perte ou au contraire l'acquisition excessive de poids :

« Là, j'ai grossi, je suis sortie, je faisais 39 kg. En trois mois, tu te rends compte, j'avais perdu plus de 10 kg en trois mois. Trois mois. » (ex-détenue)

3 – Ibid., p. 59.

4 – Ibid., p. 60.

5 – Ibid., p. 61.

6 – Erwing Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, vol. 2, *Les relations en public*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973, p. 68. Cf. également sur ce point, du même auteur, *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991, p. 44-45.



« Ça te dérègle tout, tout, tout. [...] Je suis rentrée avec des cheveux comme ça, magnifiques, frisés, doux. [...] T'as un petit évier pour te laver les cheveux. T'as pas de fric, t'as pas de shampooing. T'as pas de fric, t'as pas de savonnette. Tu sais c'est... toute la journée, neuf mètres carrés, tes cheveux ça devient de la paille, la fumée et tout, c'est l'horreur. T'as la peau sèche. » (ex-détenue)

L'absence officielle de sexualité en prison et les conditions dans lesquelles s'exerce la masturbation [7] ont des conséquences qui débordent le cadre strict de la prison et peuvent se répercuter lors de la sortie de détention par différents troubles sur le plan des rapports sexuels et de l'identité sociale. Ceux-ci ont souvent, pour ceux qui retrouvent une compagne à l'issue de leur peine, des effets négatifs sur leurs relations de couple.

Ce sont en premier lieu des troubles décrits comme sexologiques qui interviennent et qui sont présentés comme la conséquence de la longue privation de sexualité, ou du seul exercice de celle-ci sous forme masturbatoire. L'éjaculation précoce, l'impuissance sont évoquées régulièrement :

« Si tu veux, je pense à une éjaculation précoce parce que quand on est en prison et qu'on passe par une masturbation quasi obligatoire [...] ce qui t'intéresse c'est l'éjaculation, donc le bien-être, donc à la limite tu ne t'y attardes pas, tu te donnes du plaisir le plus vite possible. Don, si tu veux ce que tu recherches, c'est l'éjaculation. Ensuite, quand tu te retrouves dans les bras d'une femme [...] c'est comme si, en fait, il te restait des traces, enfin des traces, c'est comme si, en fait, malgré toi, tu... t'aboutissais très vite à ton plaisir, et donc tu as beaucoup moins la notion du couple qui fait l'amour dans le plaisir. »

Une fois sorti-e de l'univers carcéral monosexué, l'ex-détenu-e doit opérer un long travail de réapprentissage des relations avec l'autre sexe. Le temps nécessaire à l'acquisition des codes sociaux régissant les rapports entre les sexes, et notamment au sein du couple, est générateur d'angoisse. Ne plus savoir exprimer son désir, partager son plaisir, sont des éléments récurrents des discours des ancien-ne-s détenu-

[7] – Voir dans le même ouvrage de Daniel Welzer-Lang et alii, op. cit., le paragraphe : « La prison et la honte : l'exemple de la masturbation », p. 177-183

e-s lorsqu'ils ou elles évoquent leur long retour vers une sexualité « normale » et leur réapprentissage des relations avec les femmes :

« Si on rencontre une personne, si on rencontre quelqu'un, si on est attiré par elle, si on n'est pas passé par la prison, on n'aura pas du tout le même comportement que si on sort de prison. (...) Il y a déjà un désir multiplié. [...] Peut-être la peur d'être maladroit parce qu'on n'a pas fait l'amour depuis longtemps... On va redécouvrir l'amour physique, quoi. [...] Mais maintenant si c'est une crainte, une appréhension, c'est simplement... la différence c'est de prendre du plaisir trop vite ou... voilà c'est un petit peu l'amour à sens unique, quoi, c'est parce qu'on n'a pas eu de rapports depuis longtemps et qu'on a une sensibilité, une sensualité plus... on est plus sensible. »

« Ah de te rattraper ! Oui, ça c'est clair. La nana, pendant la première semaine, tu lui en mets plein le cul, tu ne lui lâches plus les baskets, tu ne penses qu'à ça à la limite. [...] C'est comme un chien, tu le tiens par une laisse, le jour où tu vas lui enlever la laisse, il va courir. Donc de là à ce que ça t'emporte, une certaine violence, une certaine bestialité dans les rapports, c'est possible. Parce que moi, je veux dire, avec la nana, tu peux complètement délirer, au moment où j'avais envie de la prendre n'importe où, à n'importe quel moment, dans n'importe quelle position. »

« Par rapport au fait de s'endormir auprès de quelqu'un, de s'endormir sans se masturber alors qu'on s'est masturbé régulièrement pendant un certain temps, là, oui, je pense qu'il y a des choses... On ne vas pas se masturber auprès de sa copine. [...] S'il y a contrariété ou embrouille avec sa copine, et qu'on se retrouve seul, par exemple, et qu'on se retrouve à réfléchir, pour trouver le sommeil, moi, il m'a fallu... Je me retrouvais dans le même contexte que la prison à ce moment-là, c'est-à-dire à m'endormir en réfléchissant et je ne touchais pas aux somnifères et le médicament pour dormir devenait la masturbation alors que j'étais à l'extérieur et que ça n'existait pas avant. »

Par ailleurs, certains ex-détenus évoquent le sentiment de culpabilité qu'ils ressentent à la sortie concernant leur longue absence vis-à-vis de l'autre ou de leurs enfants ou membres de famille :

« Quand tu retrouves la personne, tu ne sais pas si tu vas parler ou si tu vas faire l'amour en premier. Et puis la personne tu la voyais, mais tu la vois sous un autre angle, ce n'est pas pareil. Tu as besoin de te faire pardonner, t'apercevoir que c'est fini. »

Lors d'un récent colloque, un ex-détenu incarcéré pour une longue peine parlait à la tribune de sa mentalité à sa sortie de prison à l'égard de la sexualité et de ses rapports avec les femmes :

« J'étais un bulldozer, je m'étais forgé pendant mon temps d'incarcération une carapace virile, un blindage à la sensibilité, derrière lequel se cachaient mes peurs et mes appréhensions vis-à-vis des femmes, il m'a fallu énormément de temps et d'efforts pour me reconstruire sur ce plan. »

Nos propres analyses rejoignent les propos de la sociologue Catherine Pauchet à propos de la « réinsertion sexuelle » : « Le problème qui se pose à la sortie est celui du réapprentissage de la sexualité. La femme se partage alors entre la prostituée que l'on fréquente mais que l'on n'aime pas<sup>8</sup> et la mère que l'on aime mais que l'on ne touche pas. Et il leur faudra attendre plusieurs années, s'ils y arrivent, pour rassembler sexualité et affectivité. Aussi, ne doit-on pas s'étonner que certains aient de grandes difficultés pour se stabiliser affectivement et ne se sentent pas "libérés" mais toujours en "taule" sur ce plan. »<sup>9</sup> Certains discours expliquent alors le recours à la prostitution :

« Par contre, d'aller voir une prostituée si on n'a pas eu quelqu'un qui t'attendait à la porte de la prison, oui. Oui, je pense qu'un type qui a passé un certain temps en prison avec des photos de cul, même s'il est rentré en prison sans avoir de copine, sans avoir de rapports, s'il a les moyens de s'offrir une prostituée en sortant, je pense qu'il le fait. » (ex-détenu)

Daniel Welzer Lang,  
Lilian Mathieu et Michaël Faure

8 – Ou que l'on aime différemment de sa compagne.

9 – Catherine Pauchet, *Les Prisons de l'insécurité*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1982, p. 111